

DEMARCHE CREATIVE AUX ATELIERS DES FEMMES DETENUES A LA PRISON DE CHAMP-DOLLON

« S'évader, c'est sortir, mais c'est aussi pour certains s'évader de cet univers limité pour entrer en soi. La prison, il faut toujours le dire, est faite pour en sortir. Le prisonnier s'en sortira par la culture au sens large, c'est-à-dire en s'élevant, en faisant pousser quelque chose en lui. »

Pierre Truche, ancien magistrat, Premier Président Honoraire de la Cour de Cassation française

Céramiste et plasticienne, j'ai exercé à partir de 2001, la fonction d'animatrice des ateliers destinés aux femmes incarcérées à la prison de *Champ-Dollon*, à Genève.

Avec deux surveillantes formées aux activités, nous avons reçu quotidiennement une vingtaine de détenues issues de tous les continents, pour leur permettre de sortir du confinement de leurs cellules, leur offrir des activités et leur faire gagner un petit pécule horaire.

La prison compte entre 600 et 800 détenus, dont une quarantaine de femmes qui résident dans un espace délimité dans la prison, pour ne pas être au contact des hommes prisonniers.

La prison préventive est un contexte particulier, dont les caractéristiques sont l'enfermement, le stress, la promiscuité, la composition pluriethnique de sa population et l'incertitude par rapport à l'avenir. L'arrivée d'une détenue en prison peut parfois s'apparenter au crash d'un avion en terre inconnue, après un passage dans une turbulence extrême !

Ces conditions, associées aux multiples exigences de la vie carcérale, que sont les déplacements au Palais de justice, au Ministère public, aux visites d'avocats, aux services médicaux, chez les assistants sociaux, chez les aumôniers, au téléphone ou aux parloirs, génèrent chez les détenues une instabilité et une volatilité particulières.

Dans ce contexte de prison préventive, où les détenues arrivent, séjournent et repartent tout au long de l'année, il est fort difficile de dispenser un enseignement classique nécessitant un protocole dans la continuité.

On me demande souvent si je pratique l'art-thérapie, mais ce n'est pas le cas, même si nos activités ont probablement des effets thérapeutiques.

On ne peut pas non plus qualifier nos productions d'art brut, car les créatrices des objets ne tirent pas leur expression de leur seule invention.

Les visées de l'institution sont avant tout de fournir une occupation aux détenues et les miennes de leur donner l'occasion de se construire par l'activité artistique.

Au sein de cette unité pour femmes, exiguë, des cellules spécialement reconverties en ateliers constituent pour les détenues un endroit privilégié pour s'extraire temporairement de l'isolement.

C'est aussi un lieu de vie, d'échanges, d'écoute, de conseils donnés et de coups de mains en tous genres. Nous y recevons les détenues cinq heures et demie par jour.

Dans ces ateliers, où j'ai installé dès mon arrivée un atelier de céramique équipé d'un four, je propose ponctuellement des thèmes de travail en lien avec l'archéologie et l'ethnographie, dont la spécificité est la reproduction libre d'objets culturels ou d'objets d'art, à partir de photos et d'images.

Cette démarche offre aux détenues l'opportunité de se retrouver autour d'un projet commun, de transcender ainsi leurs différences culturelles et de s'affranchir momentanément de leurs préoccupations et de leurs angoisses.

Avoir les mains occupées permet aussi de libérer la parole et de rétablir un lien social.

Face au choc de l'incarcération et aux inquiétudes qui y sont liées, il est difficile d'avoir une attention soutenue. D'instinct et comme pour pallier ce déficit, le travail s'organise spontanément collectivement. Le relais s'opère de façon naturelle entre détenues et une même sculpture passe souvent de mains en mains, jusqu'à ce que le résultat donne satisfaction à toutes.

Ainsi au sein de ces ateliers, on n'a pas le souci de la signature, de la rentabilité ou d'autres contingences. Le moteur est que le travail va être montré, exposé.

Chaque détenue sait que, seule, elle n'atteindrait pas un résultat si abouti. Il faut la contribution de chacune pour réaliser une œuvre qui suscite admiration et fierté.

Au-delà de ce qui s'y produit et s'y crée, l'atelier est aussi le lieu où l'on se met en mouvement, à différents niveaux.

Dans les ateliers des femmes de la prison de *Champ-Dollon*, les détenues réalisent également leurs coiffures, écrivent et décorent leurs lettres et cartes d'anniversaires, recousent un habit, réparent une paire de lunettes ou une chaussure, fabriquent de petits objets destinés à leur famille, tout cela parallèlement aux activités artistiques liées au projet central.

Cette polyvalence garantit l'intégration, l'émulation et la mobilisation dans une entreprise de longue durée, tout en offrant une contrepartie apaisante à la fragilité psychique des participantes.

N'ayant bien souvent pas eu accès à une formation très avancée, l'atelier leur offre une opportunité de puiser dans des ressources personnelles insoupçonnées.

Je constate combien elles sont attirées par l'aspect professionnel d'un travail qui les rapproche de la vie au-dehors et leur offre une place dans un processus commun de fabrication allant rejoindre un public.

Nous avons successivement travaillé autour de l'Égypte ancienne, de l'art précolombien, de l'art aborigène d'Australie, des arts de l'Islam, et plus récemment de l'art des Indiens *Hopi d'Arizona*.

Ces travaux, et d'autres encore, ont donné lieu à des expositions publiques dans différents musées et galeries, suscitant un vif intérêt des milieux culturels, de la presse et du public.

En 2015, c'est autour des poupées *katchinas* que nous avons travaillé. Ce sont, à l'origine, des figurines sculptées dans le bois des racines de peupliers. Effigies des personnages constituant les panthéons *Hopi* et *Zuni*, objets de transmission de la connaissance, les poupées *katchinas* sont destinées aux enfants. Dès leur plus jeune âge, les Indiens se familiarisent ainsi avec les figures de leur cosmogonie et acquièrent, par l'objet sculpté, la connaissance de leur mythologie et des fondements de leur culture.

La plupart des détenues sont aussi des mères. La honte, la culpabilité, l'angoisse et leur absence auprès de leurs enfants les habitent, les préoccupent, les rongent.

Le soin avec lequel elles ont façonné, peint, habillé et orné les *katchinas*, la délicatesse avec laquelle elles les emballaient en fin de journée et l'empressement avec lequel elles les retrouvaient le matin font réaliser à quel point ces actions sont en résonance avec le réel. Comme un rituel de substitution.

Au début du travail, certaines détenues, effrayées par le caractère magique des *katchinas*, se sont montrées réticentes. Néanmoins séduites par le projet, elles ont trouvé un antidote : des musiques de gospels ont ainsi résonné dans l'atelier afin d'éloigner les mauvais esprits durant la fabrication.

Ce travail a suscité un tel enthousiasme, que les détenues de l'atelier couture se sont jointes à nous pour tailler et ajuster les vêtements sur plusieurs figurines.

Certaines femmes n'ont pas hésité à couper leurs propres cheveux quand il fallait trouver des crins pour les *katchinas* animaux, acte qui témoigne comme d'autres, de leur motivation et de leur

engagement dans ce travail artistique.

L'atelier est le lieu d'une triple proposition : artistique, culturelle et sociale : la proposition de reproduire en interprétant librement des objets culturels d'après des images, en vue de les exposer au regard du public.

C'est donc le point de départ d'une aventure humaine, où se joue la confrontation entre la personne et l'objet dans un processus d'appropriation. Pour que cette démarche ait lieu, il faut trouver un point de contact, propre à chaque individu. C'est par ce point de contact que la connexion de la personne avec l'objet, puis avec elle-même, les codétenues et le monde, s'accomplit.

**Choisir des objets que l'histoire de l'art a consacrés permet de rendre cette aventure féconde, car comme le dit si bien l'écrivain Nancy Huston, dans *L'espèce fabulatrice*,
« Nos réalités sont parfois remplies de fictions involontaires et pauvres et il est alors important de les peupler de fictions volontaires et riches. »**

L'échéance d'une exposition qui vient couronner la période de réalisation donne un sens à un parcours aventureux fait de difficultés, de rebondissements et de réussites et incite à l'excellence de l'exécution.

Faire sortir le fruit du travail des détenues hors des murs de la prison atteste d'une reconnaissance culturelle de leur investissement.

Anouk Gressot, céramiste plasticienne et animatrice